

Séguin, Robert-Lionel et collaborateurs, *Ethnologie québécoise I*, Cahiers du Québec, Montréal, 1972, 201 p.

Paul Gagné

Volume 5, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700409ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700409ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagné, P. (1974). Compte rendu de [Séguin, Robert-Lionel et collaborateurs, *Ethnologie québécoise I*, Cahiers du Québec, Montréal, 1972, 201 p.] *Études internationales*, 5 (1), 154–155. <https://doi.org/10.7202/700409ar>

naliste et républicaine de Sun Yat-sen, mais les difficultés internes du pays empêchent tout développement significatif de celle-ci avant les années 1950. L'auteur esquisse, à partir de ce moment, un découpage en périodes qu'il divise en quatre époques successives. De 1949 à 1957, domine un modèle de type soviétique. En 1958 et 1959, en même temps que le « Grand Bond en Avant », se développe une première tentative de voie chinoise originale. Son échec relatif amène, entre 1960 et 1963, une période de consolidation. Puis, de 1964 à 1970, après la fin de toute influence soviétique, les autorités organisent un système proprement chinois.

Les unités d'enseignement et de recherche peuvent être d'anciennes universités ou de nouveaux instituts, mais ils se caractérisent par une organisation originale. Les Chinois, en effet, cherchent à ne pas séparer des domaines qui, en d'autres systèmes politiques et éducatifs sont autonomes. Pour lier théorie et pratique, ils annexent des ateliers d'expérimentation aux laboratoires de recherche. De la même manière, ils maintiennent souvent une relation entre éducation et travail productif. À cette fin, beaucoup d'universités et d'établissements scolaires de niveau supérieur possèdent des ateliers de fabrication ou des fermes expérimentales. Leurs productions aident à financer des instituts qui, de cette façon, ne sont pas entièrement à la charge de l'État.

Le régime des études, quoique rigoureux, permet une grande souplesse car il est prévu un large accès des universités et des laboratoires aux ouvriers. Les Chinois agissent ainsi pour deux raisons. Dans un but pratique, d'abord, ils cherchent à multiplier les techniciens pour une société qui a plus besoin d'ouvriers qualifiés que de chercheurs émérites. Ils poursuivent en second lieu un objectif politique. Comme le proclame un slogan « Il faut être rouge et expert ». Le passage fréquent de travailleurs manuels dans les laboratoires, et corrélativement l'envoi des scientifiques aux champs ou dans les ateliers, aident à empêcher tout cloisonnement social. Les Chinois veulent éviter la formation d'une nouvelle classe de gens séparés du peuple.

Ces considérations politiques entraînent un certain nombre de conséquences. Le recrutement des étudiants s'effectue sur la base de critères académiques et politiques. La direction

des instituts et des universités appartient à des comités qui siègent aussi dans les instances du parti. Les activités universitaires prévoient dans l'emploi du temps, des périodes consacrées à la discussion politique. Enfin, le souci de réflexion théorique a réduit le fossé traditionnel entre sciences naturelles et sciences sociales (dénominations chinoises pour les sciences exactes et les sciences humaines). Les scientifiques s'adonnent aussi à des études philosophiques.

Toutes ces tendances, nettement affirmées avant 1966, ont été accrues encore par la Révolution culturelle qui les a systématisées.

L'auteur conclut de manière fort intéressante en signalant que l'incompréhension de maints Occidentaux tient à leur incapacité à penser selon d'autres modèles que ceux de la société occidentale. Réalisant une expérience politique originale, les Chinois ont aussi mis au point un modèle de développement particulier. En même temps, ils dégagent dans la recherche scientifique une voie adaptée à leurs besoins. Il peut paraître bizarre de voir mélanger le vocabulaire des sciences et de la politique comme dans cet article sur « la dialectique matérialiste dans l'analyse de la structure moléculaire » (p. 120), mais les chercheurs qui mêlent ces notions ont aussi pu mettre au point, en 1970, le premier satellite artificiel chinois.

Jean-René CHOTARD

*Histoire,
Université de Sherbrooke*

SEGUIN, Robert-Lionel et collaborateurs,
Ethnologie québécoise I, Cahiers du
Québec, Montréal, 1972, 201p.

Ethnologie québécoise I est un recueil de sept articles sur l'art populaire, les fleurs artificielles, la médecine populaire, le voyageur, les chaises, le curé et la teinturerie au Québec. Les différents articles trouvent leur unité autour du thème de l'art populaire, car certains prennent leurs sources dans la chanson ou la littérature et les autres traitent d'un art populaire.

Dans la préface, Robert-Lionel Séguin souligne à juste titre que la parution de ce livre « marque un important tournant dans la recherche ethnographique au Québec »; il s'inscrit

dans l'effort collectif de récupération de notre passé qu'on a dédaigné jusqu'ici.

Dans « L'art populaire au Canada français », le professeur Jean-Claude Dupont démontre que la tradition du fer forgé est une manifestation d'art populaire. L'étude est bien documentée par des enquêtes auprès de forgerons, le dépouillement d'archives et l'examen de pièces forgées.

« Les fleurs artificielles à l'Hôtel-Dieu de Québec » par Claire Gagnon, montre que la fabrication de ces fleurs fait partie de notre art populaire et qu'elle a atteint un haut degré de perfection, dépassant celle de la France dont elle en avait reçu la technique.

« Rabelais et la médecine populaire au Québec » est une enquête effectuée auprès de six vieilles religieuses hospitalières par Robert Lahaise au sujet de la survivance de traditions populaires françaises en médecine québécoise.

Par « Le voyageur des pays d'en-haut à travers quelques romans et quelques récits », Michel Lemay anime le livre de la vie, des mœurs et des coutumes des voyageurs, ces derniers aventuriers du Nouveau Monde qui allaient traiter avec les Amérindiens du Nord-Ouest pour les compagnies de fourrure.

Louis Martin, dans « Chaises et chaisiers québécois », mesure l'ampleur et l'évolution de la tradition artisanale en ce domaine : matériaux employés, techniques d'assemblage, formes et motifs décoratifs, revêtement et usage.

Jean-Pierre Pichette nous apprend dans « Le curé à travers les chansons traditionnelles au Québec », que les chansons traditionnelles montrent le curé comme un homme exceptionnel, un père spirituel, et lorsqu'elles en rient, c'est pour démystifier un tel personnage : « Jamais on ne rit du saint, on s'amuse de l'homme ».

Enfin, « L'art de la teinturerie en pays de Charlevoix » de Robert-Lionel Séguin, essaie de sauver ce qui reste de cet art hérité des Amérindiens et des Français, qui se transmettait verbalement d'une génération à l'autre.

Le livre comporte un index et chacun des articles est accompagné d'une bibliographie et d'une table des matières. Nul doute qu'il sera un instrument très utile aux théoriciens de l'histoire de la société québécoise.

Paul GAGNÉ

Philosophie,

Université du Québec à Trois-Rivières

FOURIER, Charles, *L'ordre subversif: Trois textes sur la civilisation* (préface de René Schérer, postface de Jean Goret), Aubier-Montaigne, Paris, 1972, 247p.

Charles Fourier est certes le plus difficile et le plus méconnu des grands penseurs socialistes du XIX^e siècle. Et les lectures qu'on recommence à en faire depuis quelques années laissent toujours un sentiment pénible comme s'il s'agissait de mauvaises traductions. Mauvaises traductions, en effet, que cette présentation faite par René Schérer et cette postface de Jean Goret. Non seulement il s'agit d'une lecture marxiste de Fourier, ce qui ne serait peut-être pas un problème s'il ne s'agissait pas d'un marxisme revu et corrigé par un freudisme d'assez mauvais aloi. Le tout est assaisonné de Lénine et de Mao avant d'être nappé à la mode de l'Internationale situationniste et de l'Internationale conseilliste. Et voilà « la grande bouffe » ! Pour la fête, Jean Goret fait même intervenir Wilhelm Reich en qui il reconnaît un « fouriérien » de bon cru (pp. 236, 244, 246). Si le ridicule pouvait tuer...

Ainsi, dans le meilleur des cas, il s'agit d'une traduction, dans le pire, de variations improvisées à partir d'un thème qui se retrouve par hasard chez Fourier. Le résultat, le voici sans commentaire : « En utilisant librement un vocabulaire léniniste que reprend Mao-Tsé-toung dans *De la contradiction*, mais en modifiant librement l'application, nous dirons que la lutte de civilisations qui interfère avec la lutte des classes sur tous les plans, pour en structurer le champ en d'autres lieux que ceux où apparaît la contradiction directe capital-travail, manifeste "l'antagonisme" dans la contradiction » (p. 38).

L'ensemble de la préface et de postface est de cette trempe. Tout au plus pouvons-nous retenir le thème du désir comme idée clé dans la pensée de Fourier. Idée complètement évacuée par les sciences sociales contemporaines, ce qui sans doute contribue à en réduire le romantisme et le caractère incertain, mais aussi à en assurer le formalisme, le positivisme plat et le conservatisme plus ou moins déguisé, car sans le désir l'on peut toujours trouver à se satisfaire du présent.

Ce qui reste dans ce volume, ce sont les trois textes de Fourier, si mal servi par ses présenta-